

Version retouchée (orthographe, graphisme, mots-clés) de

Halen, Pierre. 'Kitawala' de Léon Debertry : un échantillon du roman colonial belge. In : Joubert (Jean-Louis), éd., *Le Roman colonial (suite). Actes du colloque des 10 et 11 septembre 1987*. Paris : L'Harmattan, coll. Itinéraires et contacts de culture, n°12, 2e semestre 1990, 1990, pp.71-79.

RESUME

L'article fait valoir les enjeux idéologiques d'un roman policier au sein d'un milieu culturel déterminé : l'ancien Congo belge. Le roman de Léon Debertry, intitulé *Kitawala*, fut écrit et édité en Afrique en 1953 pour les coloniaux. Le code herméneutique qui y est à l'œuvre utilise l'enquête policière pour soutenir une autre démonstration, à caractère politique, que le paratexte explicite. Cette démonstration veut expliquer le fait divers historique d'une mutinerie à Luluabourg, en 1944, par une fiction qui accuse en définitive Holsten, personnage d'apatride et de négrophile. L'auteur du meurtre apparaît comme la figure de l'agitateur à la solde des intérêts étrangers qui, pour s'emparer du pays, sont censés y répandre un discours anticolonialiste. Le nœud thématique de cette fiction, la secte religieuse du Kitawala, joue à cet égard un rôle central dans la compréhension coloniale de l'Autre, lorsque celui-ci résiste à l'acculturation. (L'article contient aussi quelques remarques introductives concernant la littérature coloniale congolaise).

Mots-clés : littérature coloniale – roman policier – Congo belge – Katanga – révolte de Luluabourg – kitawala – secte politico-religieuse – messianisme

SUMMARY

This article shows how a detective novel can take place into the ideologic system of a defined society, in this case the Belgian Congo during the years '50. The Léon Debertry's novel, *Kitawala*, was writed and published in Africa for the colonial public. The inquiry it holds is nothing but a rhetoric process with the object of giving clear indication of a political meaning ; all is here to be red in relation to the historic event so-called the rebellion of Luluabourg, in 1944. However, it is a fiction. The discovered murderer is a stateless person, also familiar with black people. This "agent provocateur" stands for foreign stakes which were supposed to instigate some anticolonial risings. The topic of the african secret sect comes here to mean the distressing situation which results of any kind of resistance offered by colonized people. (This article includes some introductive notes about colonial literature in Belgian Congo.)

Keywords: colonial literature – detective novel – Belgian Congo – Katanga – Luluabourg revolt – kitawala – politico-religious sect – **messianism**

Pierre Halen
Université Catholique de Louvain

UN ROMAN COLONIAL, POLICIER ET POLITIQUE : *KITAWALA*, de Léon Debertry

On sait que le discours du roman policier traditionnel, parce qu'il met en jeu la Loi ainsi que les instances chargées de la faire respecter, fonde une part de son économie sur une axiomatique binaire du type *légal vs illégal, normal vs pathologique*, ou encore *social vs asocial*. Même si les péripéties du récit sont autant d'étapes dans une quête herméneutique qui tend à répondre aux questions : *Qui ? Comment ? Pourquoi ?*, la narration ne peut entièrement faire oublier qu'elle se base sur l'apriori que la norme existe, qu'elle a été transgressée et que l'enquête elle-même n'est qu'une partie du dispositif social de la *réparation*. Quoi qu'elle en veuille, bien sûr, car les auteurs de romans policiers se sont progressivement efforcés de voiler cet aspect, soit qu'ils proposent le portrait d'un enquêteur moralement douteux, soit qu'ils en rajoutent dans l'horreur du crime, soit enfin qu'ils entourent le geste criminel d'un réseau de circonstances telles qu'elles puissent, sinon entièrement le justifier, du moins en rendre raison. Dans le premier cas, ils jettent le doute sur l'autorité normative ; dans le second, ils donnent à jouir du crime lui-même au sein d'un texte qui en même temps le condamne ; dans le troisième, ils tendent à relativiser l'urgence de la norme et préparent le terrain à un jugement compréhensif. Chaque fois, la fonction trop visiblement morale du récit policier est atténuée, sans toutefois disparaître complètement. La *punition* du criminel découvert est, comme telle, le plus souvent évacuée hors du récit pour les mêmes raisons, semble-t-il, car la règle narratologique qui réduit toujours au strict minimum les situations finales n'explique pas à elle seule que soient le plus souvent négligés, par exemple, les procès, qui peuvent être fertiles en ultimes rebondissements.

Quoiqu'elle s'en défende, la littérature policière ne parvient pas à effacer entièrement l'axiomatique qui la sous-tend et dont, malgré tout, elle tire son existence. Mais il y a plus, car le processus de désignation du coupable entre tous les coupables possibles ne se contente pas d'activer, pour ce qu'il existe seulement, le cadre abstrait d'une norme morale et légale : il peut aussi produire, narrativement, un système d'explication au sujet d'un dysfonctionnement social connu de tous. En ce sens, on n'en reste pas à présupposer qu'une (bonne) société existe et que tel individu s'en est, un instant, séparé par un acte criminel qui doit être réparé, mais on accorde à cet acte une valeur de symptôme sinon de symbole collectif ; dès lors, si la *punition* est négligée, c'est aussi parce qu'elle risque de ramener à un cas particulier un propos qui n'a pas laissé d'être général.

Doublement politique, donc, le policier. Nous voudrions tenter ici de montrer le fonctionnement idéologique potentiel de son discours, à travers le cas particulier de *Kitawala*, de Léon Debertry, considéré au sein d'une société particulière, la société coloniale de l'ancien Congo belge. Quelques remarques liminaires sur la littérature coloniale belge de langue française peuvent être proposées avant d'aborder le roman lui-même.

De la littérature coloniale belge

La littérature relative au Congo belge constitue un domaine relativement mal connu. Semblable à la production qui se rattache aux autres colonies européennes, elle s'en distingue cependant aussi, à cause de la différence des systèmes coloniaux, mais également à cause de la minceur relative des points de contact culturels entre ces systèmes.

Différents efforts furent entrepris, jadis, pour décrire cette littérature et la mettre en valeur¹. Ces essais se sont d'abord inscrits dans la vogue que connaissaient alors les « nègreries », comme les appelle Gaston-Denys Périer ; mais ils participaient surtout de l'effort de propagande qui s'exerçait en faveur de la colonie : la littérature était considérée par certains comme un moyen, parmi d'autres, pour faire connaître, non seulement l'entreprise coloniale, mais aussi l'Afrique et les Africains, et pour en assurer la défense ou la promotion. Les anthologies coloniales, à cette fin, croiront toujours nécessaire de privilégier les textes documentaires.

Après 1945, ces tentatives ne seront guère prolongées ; la mode n'est plus à l'art nègre, les effets de l'exotisme se sont émoussés et sans doute y a-t-il moins d'urgence à promouvoir l'expansion coloniale, dès lors qu'elle est à la fois mieux connue et moins contestée par les Belges à cause du rôle que le Congo a joué pendant la guerre ; plus profondément, un malaise commence à gagner le mot « colonial », de plus en plus suspect et d'ailleurs progressivement remplacé par « africain » ou « congolais » (ou encore : « d'outre-mer »).

Cela ne veut pas dire que la production de cette littérature se soit ralentie ; au contraire, elle se diversifie et s'adapte aux situations nouvelles. Aujourd'hui encore, on peut considérer comme relevant de son domaine de nombreux romans et recueils poétiques ainsi que, bien, sûr, des mémoires et des essais, qui se publient chaque année. Mais, la relative fécondité du genre s'est accompagnée, entre 1945 et les années 1980, de son abandon progressif par les instances de légitimation, éditoriales et critiques, et donc aussi par le grand public². D'autre part, le silence, mitigé mais convenu, qui s'est fait sur les questions africaines depuis 1960, a recouvert le passé littéraire du Congo d'un voile supplémentaire.

¹ On citera, pour l'essentiel : MONHEIM (C.), *Le Congo et les Livres*, Bruxelles, Dewit, 1928 ; PERIER (G.D.), *Moukanda, choix de lectures sur le Congo et quelques régions voisines*, Bruxelles, Lebègue, 1914, 1924 ; ID., « Panorama de la littérature coloniale », in *Bulletin de la société belge d'études coloniales*, Bruxelles, 1924, p. 287-303 ; ID., « La littérature coloniale », in FRANCK (L.), *Le Congo belge*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 2 vol., 1930 ; ID., *Petite histoire des lettres coloniales de Belgique*, Bruxelles, Office de Publicité, 1942, 1947 ; JADOT (J.-M.), *Le Noir congolais vu par nos écrivains coloniaux*, Bruxelles, Institut royal colonial belge, 1953.

² Le mouvement d'occultation n'est plus aussi net pour les années plus récentes, marquées non seulement par l'existence d'un nouveau genre romanesque — le « roman de la coopération », dont le meilleur exemple est *Le Reste du monde*, d'Anna Géraïmys, qui a reçu le Prix de la Communauté française en 1987 —, mais aussi par la réouverture du débat sur l'histoire coloniale de la Belgique, notamment dans des émissions télévisées et diverses publications.

Certes, il y a des historiens pour se pencher sur la période coloniale. D'un autre côté, le domaine des variétés et celui de la bande dessinée, par exemple, présentent aujourd'hui plus d'un rappel thématique de l'époque congolaise ; cependant ces réminiscences charriées par l'exotisme et la mode *retro* demeurent superficielles et n'assument ni ne contestent le projet colonial, lequel est le plus souvent réduit à un motif ornemental³. Tout laisse penser, y compris l'actuel conflit politique entre les gouvernements belge et zairois, que les conditions ne sont pas encore entièrement réunies en vue d'un débat serein sur les questions coloniales, d'autant plus que celles-ci ont été vécues dans des structures politiques nationales aujourd'hui en grande partie désuètes. Les « anciens d'Afrique » souffrent toujours d'une sorte de sentiment de persécution, justifié ou non ; ils continuent de se regrouper volontiers, de produire et de faire circuler en circuit fermé livres et revues. Quant aux partisans de la décolonisation, ils n'ouvrent souvent le dialogue qu'avec les Africains, se conformant à ce qu'ils appellent « le sens de l'histoire ». Ajoutons que l'exotisme, comme tel, n'a jamais fait recette en Belgique, où l'on reste viscéralement méfiant vis-à-vis de tout questionnement idéologique appuyé ; *quelque part* le Congo a toujours été insupportable, depuis Frère-Orban, et cet état de choses continue aujourd'hui, une vague mauvaise conscience en plus.

Dans ce contexte, la littérature coloniale du Congo belge, a fortiori éloignée des circuits de légitimation français, reste donc mal connue. Quelle image globale en donner, cependant ? Elle comporte peu de théâtre, et encore s'agit-il toujours de pièces de circonstance ; une production poétique aux couleurs parnassiennes fait place aussi, à quelques endroits, à plusieurs essais d'intégration de rythmes oraux africains ; à côté de la littérature proprement ethnographique, un grand nombre de contes ont été recueillis à des fins littéraires et posent le problème de l'adaptation aux formes européennes du dire⁴ ; les romans et les nouvelles, assez abondants, sont pour la plupart inspirés directement par des souvenirs autobiographiques ; enfin, beaucoup d'essais posent, comme toujours, la difficile question de leur littéarité.

Valorisée par certains au cours de l'entre-deux guerres, cette production a cependant toujours été écartée de la littérature générale, de sorte que les prix triennaux de littérature coloniale, les collections spécialisées, les chapitres séparés dont elle a fait l'objet dans les anthologies ou les études, tout cela a conspiré dans la même mesure à son enfermement ainsi que, sans doute, à sa relative médiocrité. Cette littérature n'est en effet que très exceptionnellement originale dans la forme, et les codes qui y sont en vigueur s'éloignent rarement des acquis scolaires. Ceci est assez prévisible, en somme, si l'on veut bien se rappeler qu'aucun écrivain professionnel n'a séjourné durablement dans la colonie, que les coloniaux se sont souvent embarqués très jeunes pour l'Afrique, que les liens avec la vie culturelle européenne sont pratiquement coupés et que les coloniaux ont généralement adopté, du point de vue culturel, le comportement réactionnaire de toute collectivité en position de minorité.

Ce phénomène général est renforcé par un autre, probablement plus marqué au Congo belge que dans les colonies françaises ; pesait en effet d'un poids considérable un moralisme extrêmement efficace, réprimant de diverses façons toute démarche de

³ Une formation de variétés s'appelle « Congo belge » ; Maljean Willems est entré au hit-parade avec chanson intitulée « Congo ». En bande dessinée, citons : BERTHET & ANDRIEU, *Couleur café*, Dupuis, 1983, et WARNAUTS & RAIVES, *Congo 40*, Casterman, 1988, coll. A suivre.

⁴ Le principal auteur à citer à cet égard est sans conteste Olivier de Bouveignes.

remise en question trop radicale du système social, toute attitude extérieure incompatible avec l'image globale que la Belgique entendait donner de la colonie pour contrebalancer la mauvaise réputation de l'E.I.C.⁵. Ce climat d'auto-censure et parfois de censure, renforcé par le rôle important des missionnaires, n'a pas joué en faveur des créateurs, même s'il a engendré, dans le roman colonial, le personnage littéraire de la médisante, figure topique de l'épouse désœuvrée qui répand ses commérages dans les cercles urbains de la colonie ; l'exemple-type de médisante est sans doute Madame Blanchard, dans *Vent debout*⁶. Dans *Kitawala*, ce moralisme ambiant se retrouve assez bien dans l'implicite réprobation à l'égard de Madame Brézy et de son amant, ainsi qu'à l'égard des Européens qui ont exclu Holsten de leurs cercles, nous en reparlerons.

N'ont donc laissé des œuvres d'un grand intérêt esthétique que des écrivains qui se sont sentis étrangers au système colonial. Le cas de Conrad et de *Heart of Darkness* est suffisamment connu ; parmi les écrivains belges, on peut citer ici les noms de Henri Cornélus pour les francophones, de Gérard Walschap et de Jef Geerarts du côté néerlandophone⁷. Cette hypothèse peut paraître simpliste ; provisoirement, il semble cependant que les faits la justifient, même si une analyse institutionnelle plus avancée devrait sans doute en nuancer les articulations, tandis qu'une analyse littéraire plus détaillée permettrait d'ajouter quelques noms à ceux que nous signalons ici.

Mais par ailleurs, si l'on veut bien faire abstraction du critère d'originalité esthétique, on aperçoit la richesse et la variété d'un corpus relativement abondant, dont il n'existe pas encore à ce jour d'inventaire exhaustif. Pour une recherche sociologique qui s'interroge sur la place effective de la spéculation littéraire dans un système culturel donné, ce champ d'investigation est des plus favorables, puisque le contexte de production est connu et pratiquement sans interférences avec aucun autre ; puisque, aussi bien, ce champ est clairement délimité dans l'espace et dans le temps.

Kitawala : une secte et un roman

Ce cadre étant rapidement tracé, on peut y situer l'échantillon romanesque que nous annonçons, *Kitawala*⁸. Cet échantillon, à vrai dire, n'est pas entièrement représentatif ; comme roman policier, il est assez exceptionnel ; comme objet-livre, rédigé par un colonial, édité, imprimé et diffusé en Afrique pour les coloniaux, aussi bien que par le succès relatif qu'il connut, il a peu d'équivalents. *Kitawala* ne se signale guère par une originalité de forme ou de langue, c'est ce qu'on appelle un « honnête » roman policier ; pour le chercheur, il s'agit pourtant d'un document précieux, du

⁵ L'État Indépendant du Congo, créé à l'initiative de Léopold II à partir des explorations de Stanley, officiellement par la Conférence de Berlin en 1885. La Belgique autorisa son souverain à régner aussi sur le Congo, mais le plus longtemps possible, elle lui refusa son concours officiel et financier, jusqu'au moment où la « reprise » devint inéluctable, en 1908, à la veille de la mort du roi.

⁶ Marie-Louise COMELIAU, *Vent debout*, Paris/Bruxelles, L'Essor, 1943.

⁷ E.a. Henri CORNELUS, *Bakonji*, Bruxelles, André De Rache, 1954 ; ID., *Kufa*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1954 ; Jef GEERAERTS, *Je ne suis qu'un nègre*, Paris, Fayard, 1971 ; Gérard WALSCHAP, *Insurrection au Congo*, Bruxelles, Elsevier, 1956.

⁸ Léon DEBERTRY (pseud. de Léon Lesenfants), *Kitawala*, Elisabethville, Essor du Congo, 1953, 274 p.

moment que, dans une perspective idéologique, il s'attache à dégager du lieu romanesque l'auto-représentation que se donne un groupe social à un moment crucial de son existence.

Léon Debertry est le pseudonyme d'un ingénieur civil arrivé au Congo en 1930 pour y installer la première liaison téléphonique avec la métropole ; par la suite, il s'installera pour longtemps dans la province du Katanga⁹; pareille situation n'est pas indifférente, dans la mesure où, dans cette région plus encore qu'ailleurs au Congo, bien des Européens ont pu avoir le sentiment d'être devenus des autochtones, légitimement et pour longtemps, et d'y constituer lentement, avec les « indigènes », une nouvelle entité ; le début des années 1960 a tragiquement illustré ce sentiment¹⁰.

Élisabethville possède ses journaux, ses imprimeries, son éditeur et, plus nettement qu'à Léopoldville, on y a court-circuité, même modestement, l'institution littéraire métropolitaine. C'est là aussi que se créent plusieurs organismes d'esprit relativement progressiste¹¹. Dans ce contexte particulier, Léon Debertry ne semble avoir écrit, et en tout cas il n'a publié d'œuvres, que dans la perspective de collecter des fonds au profit d'œuvres philanthropiques diverses¹². Cela ne se répercute pas autrement dans le texte de *Kitawala*, mais cela situe l'ambition de l'écrivain. Dernier trait que nous ajouterons à ce tableau : l'auteur s'est présenté à diverses reprises à des concours littéraires internationaux comme représentant officiel, non pas de la Belgique, où il est inconnu, mais bien du Congo belge, ce qui n'est pas indifférent au débat concernant l'autochtonie de l'écrivain colonial.

Kitawala est un roman à succès. On en a imprimé 6.000 exemplaires, qui se sont bien vendus en Afrique et qui ont été très vite épuisés¹³. Il faut d'ailleurs reconnaître à l'ouvrage un certain nombre de qualités dans la facture. L'intrigue policière est efficace, la langue est d'une transparence adéquate pour ce genre romanesque, et l'inévitable

⁹ C'est principalement pour des raisons de commodité que nous maintenons ici les appellations de l'époque. Qui veut opérer leur traduction dans le lexique post-colonial doit lire Zaïre au lieu de Congo, Kinshasa au lieu de Léopoldville, Shaba au lieu de Katanga, Lubumbashi au lieu d'Élisabethville, Kananga au lieu de Luluabourg (Kasaï est demeuré inchangé).

¹⁰ Cfr P. HALEN, « La première revue *Jeune Afrique* ou les ambivalences d'un projet culturel au Congo belge », in Arpad VIGH (éd.), *Identité culturelle dans les littératures de langue française*, colloque de Pècz, avril 1988, Pècz, Département de Français, 1990.

¹¹ Citons, sans entrer dans les détails, le CEPSI (Centre d'études des problèmes sociaux indigènes, l'UAAL (Union africaine des arts et des Lettres), la revue *Jeune Afrique*, à ne pas confondre avec la revue du même titre qui sera publiée plus tard à Paris. Par progressiste, nous entendons ici dévoué à la cause d'une culture de rencontre eurafricaine.

¹² La rédaction de *Kitawala* semble avoir été le résultat d'une sollicitation de l'auteur par le cabinet du Ministre des Affaires étrangères de l'époque, sollicitation qui avait pour l'objet non pas le sujet du récit, mais la réalisation d'un roman dont le bénéfice irait aux œuvres dites « de guerre ». Il ne nous a pas été possible de retrouver cette correspondance.

¹³ À titre indicatif, signalons que la population belge du Congo, au premier janvier 1953, s'élevait à environ 63.000 personnes (source : *Guide du voyageur au Congo belge et au Ruanda-Urundi*, Bruxelles, Office du Tourisme du C.B. et du R.U., 1954, 3e éd., p. 746).

volet documentaire a été évacué du texte même. Pourtant, c'est sans doute ailleurs qu'il faut chercher les raisons de son succès relatif, à savoir dans la thèse qu'il développe et dans le rapport qu'il entretient avec l'actualité socio-politique de l'époque. Car c'est un roman à thèse, nonobstant le fait que l'idéologie s'y fait à peu près oublier pendant la lecture, pour se déclarer très ouvertement dans les dernières lignes.

Avant d'aborder cet aspect, il faut rappeler succinctement cette actualité du Kitawala. Nul ne met en doute que ce mouvement religieux soit à l'origine affilié au Watch Tower (la « tour de garde » des Témoins de Jéhovah) qui s'est répandu en Afrique à partir du Cap¹⁴. On le retrouve à Sakania, à l'extrême Sud du Congo dès 1920. À ce moment, le mouvement semble avoir perdu le contact avec ses bases nord-américaines, et progressivement le contenu de sa prédication prend une couleur plus politique ; millénariste à sa manière, il attend le renversement du rapport de domination au profit du dominé ; sans organiser lui-même la révolte, le kitawaliste se prépare à la soutenir dès qu'elle se manifesterait sous les auspices du « dernier jour » ; dans les années 1930, on le retrouve mêlé à des émeutes au Katanga ; des dirigeants sont déportés par l'administration en territoire *kumu*, où ils s'empressent de répandre leurs enseignements ; le mouvement fait sa jonction avec le kibanguisme, à l'Ouest, qui freine sa progression.

Vivace aujourd'hui encore, le Kitawala bantou fut cité plus souvent qu'à son tour dans les émeutes, rébellions et autres « événements » qui ont agité la colonie belge après 1945, et a fortiori entre 1958 et 1960. Sa responsabilité est constamment invoquée, dans le discours colonial, pour expliquer les troubles, et ce d'autant plus aisément que la secte, interdite par l'administration et condamnée par les missionnaires, est pratiquement inconnue : il faut attendre 1969 pour voir publiée une approche quelque peu circonstanciée de sa doctrine et de son fonctionnement. Dans cette perspective, un roman qui prend pour sujet le Kitawala et qui rencontre un large public a toutes les chances de témoigner à sa manière de l'état des mentalités, même s'il faut se garder des réductions simplistes ; le récit de Debertry, quoi qu'il en soit, autorise une telle lecture en s'entourant d'un paratexte explicitement consacré au rapport entre roman et société.

Quelle part le Kitawala eut-il réellement dans la rébellion d'une partie de la garnison de Luluabourg, dans la Province du Kasai où il était peu implanté, en février 1944 ? Du point de vue colonial, cette part est prépondérante, et Léon Debertry, dont le roman est une explication de cette révolte, partage cette opinion. *A contrario*, la tendance actuelle des historiens est de minimiser le rôle effectif de la secte, ou de ne pas même la citer lorsqu'ils évoquent la période. Ainsi J.-L. Vellut parle-t-il, non plus d'une hystérie collective des Africains agités par des discours politico-religieux, mais seulement de l'anxiété pathologique qui aurait régné parmi les Européens¹⁵.

¹⁴ À propos du mouvement kitawaliste, on peut consulter, outre les ouvrages de Balandier : PAULUS (J.P.), « Le Kitawala au Congo belge », in *Revue de l'Institut de Sociologie*, Bruxelles, 1956, n°2-3, p. 257-270 ; BIEBUYCK (D.), « La société kumu face au Kitawala », in : *Zaire*, Bruxelles, janvier 1957, vol. XI, n°1, p. 7-41 ; GERARD (Jacques E.), *Les Fondements synchrétiques du Kitawala*, Bruxelles, CRISP/Le livre africain, 1969, 119 p. ; enfin, pour un témoignage d'époque : DAUBECHIES (Mgr), « Le Kitawala », in *Lovania / Tendances du Temps*, Elisabethville (1961), n°58, p. 5-18.

¹⁵ In « Le Katanga industriel en 1944 : malaises et anxiété dans la société coloniale », in : *Le Congo durant la seconde guerre mondiale*, Bruxelles, ARSOM, 1983, p. 495-523.

Il semble en tout cas clair, comme l'écrivait à l'époque Pierre Ryckmans, que « les féticheurs ont bon dos »¹⁶, et que le phénomène Kitawala a aussi été, pour l'Européen, une manière de s'expliquer la réalité africaine qui ne laissait pas de paraître étrange et imprévisible aux yeux des coloniaux, même expérimentés, même dévoués à la cause « indigène ». À cet égard, le discours sur la secte s'inscrit dans la même logique que les discours qui concernent les hommes-léopards, les manistes et autres : décontenancé par l'Autre, le colonial peut être tenté de redevenir l'exote dont le regard tend à souligner l'altérité irréductible du partenaire africain ; mais le plus souvent il se reprend et s'efforce de conjurer la différence au moyen d'un discours rationalisant.

Enjeux d'une fiction

C'est à cet endroit que nous retrouvons le roman de Léon Debertry, et avec lui le genre explicatif de l'énigme policière dans lequel il se moule. En dépit de son titre, il n'évoque le Kitawala que dans ses marges documentaires, en postface principalement. Pour le reste, la secte est à peine mentionnée, dans les premières pages, lorsqu'on rapporte le baptême initiatique d'un des personnages, Oleki. Cité allusivement une seule fois dans le courant de l'intrigue, le Kitawala se laisse oublier pour réapparaître en force, dans l'excipit, et tout expliquer. Dans le genre colonial, cette manière de ne pas reconstituer les événements historiques et de ne pas chercher à témoigner d'un vécu authentifié par l'expérience, est originale. L'auteur a préféré le fonctionnement idéologique plus subtil d'une fiction policière qui ne commente jamais, mais qui « démontre » avec toute la force et le sérieux de l'appareil d'enquête, et qui enfin démasque les vrais responsables.

Sans entrer dans les détails de l'intrigue, on peut résumer ainsi le fil de cette démonstration. Un colon, Brézy, a été assassiné en brousse, le jour de la mutinerie de Luluabourg. Tout semble accuser un des rebelles, Oleki Bidamba, un sergent de la Force Publique¹⁷, par ailleurs nanti des meilleurs états de service, et dont le lecteur seul sait qu'il est membre du Kitawala ; son adhésion à la secte n'est d'ailleurs pas la conséquence d'un choix philosophique, religieux ou politique : c'est la condition que lui a imposée Saphi, la belle mulâtresse dont il est amoureux, avant de céder à ses instances. Sans connaître son appartenance au Kitawala, le tribunal militaire condamne Oleki, mais à une peine minimale de 15 ans de prison en raison de ses antécédents militaires. Le sergent, qui se dit innocent, ne supporte cependant pas l'idée de la dégradation militaire et il s'empoisonne dans sa cellule. Entretemps, le commissaire Laixhay a été saisi de l'enquête, et l'autopsie qu'il ordonne du cadavre de Brézy innocente Oleki Bidamba. Laixhay se demande alors si les coupables ne seraient pas européens ; la victime, peu avant d'être tuée, avait en effet reçu la visite de son ex-épouse, venue en compagnie de son amant solliciter pour la nième fois un divorce dont Brézy ne voulait pas entendre parler. D'un autre côté, Holsten, le colon voisin, a fait une offre démesurée pour racheter la plantation de Brézy et attire aussi sur lui les soupçons. Tous trois pouvaient commettre le meurtre, tous trois avaient un mobile et

¹⁶ In *Allô Congo, chroniques radiophoniques*, Bruxelles, L'Édition universelle, (1935), 157 p. (allocution du 15 février).

¹⁷ L'« armée » coloniale, organisée dès la fin du XIX^e siècle et vouée tant à des missions militaires à l'extérieur du territoire, comme ce fut le cas en 1914 et en 1940, qu'à des tâches de gendarmerie à l'intérieur.

auraient bien pu profiter des circonstances troublées de la rébellion à Luluabourg pour faire disparaître Brézy.

Mais les coupables ne seraient-ils pas, plutôt, africains ? Saphi, la « ménagère » de Brézy et la fiancée d'Oleki, avait, elle aussi, un mobile pour tuer. Quant au boy Mudjembo, il semble s'être accusé lui-même en prenant la fuite, d'autant plus qu'une valise et une arme ont disparu à l'occasion du meurtre. Le coup de théâtre final révèle le vrai coupable : Holsten, le planteur voisin.

En fait, ce coup de théâtre est double, puisqu'il révèle, *in extremis*, qu'Holsten est aussi le chef inconnu et redouté du Kitawala, qui donne son nom au roman mais que lecteur avait depuis longtemps perdu de vue. On découvre en effet, dans une tombe qui servait de cache secrète, les vêtements rituels suivants : une cagoule, genre Klu-klux-klan, ainsi qu'un collier serti de trois dents de léopards, ornement sans lien avec la secte mais qui évoque d'autres troubles politico-religieux semblables¹⁸. L'auteur nous en prévient suffisamment : ce scénario relève de la pure fiction. Et les lecteurs savent bien, de leur côté, qu'on n'a jamais arrêté le chef du Kitawala, mouvement par ailleurs sans structure centralisée. Cependant, Debertry tient pour vraie sa fiction, de même que, d'une façon ou l'autre, son lecteur y a trouvé une explication satisfaisante, et du Kitawala, et des troubles à propos de quoi la responsabilité du Kitawala est invoquée, soit ce qu'il a toujours appelé « les événements ».

Cette vérité est simple ; il suffit, pour la retrouver, de se souvenir que la démonstration policière ne conduit nulle part ailleurs que vers la postface, dont l'objet est résolument social et politique. Il y a des tensions entre Noirs et Blancs ; d'un certain point de vue, elles semblent inexplicables (« après tout ce qu'on a fait pour eux »). L'Africain ne saurait, par ailleurs, en être responsable, parce qu'il est, « au fond », « brave », c'est-à-dire conscient de ce qu'il a reçu du colonisateur, et aussi, parce qu'il est quelque part irresponsable ; pas encore assez « évolué » pour assumer le pouvoir, il l'est assez pour en avoir conscience et ne pas le souhaiter. En aucun cas n'a pu lui venir l'idée d'assassiner le maître qui a été si bon envers lui, dans le cas du boy et de la concubine ; en aucun cas n'a pu lui venir l'idée de tuer un citoyen du pays qu'il s'est fait l'honneur de défendre à la guerre, dans le cas du sergent Oleki.

À vrai dire, la personne de Saphi n'inspire quant à elle qu'une confiance relative ; c'est une mulâtresse arabisée, et sur elle plane encore l'ombre des horreurs esclavagistes qui font partie, comme on le sait, de l'épopée en forme de croisade qui inaugure à son début le discours colonial belge. Mais Saphi est aussi le prototype de la femme belle et dangereuse, inséparable de la sensualité exotique contre quoi la littérature proprement coloniale veut s'armer de toutes ses raisons¹⁹. Et, de fait, Saphi est d'une certaine façon coupable, puisqu'il apparaîtra que c'est elle, sur ordre de la

¹⁸ Outre le classique *Tintin au Congo*, de très nombreuses productions coloniales ne manquent pas de rapporter à la figure emblématique du léopard les agitations « ésotériques » et « séditionnelles » des « indigènes ». Voir notre étude : « Une figure coloniale de l'Autre : l'homme-léopard », à paraître in *Actes du 2e colloque international des paralittératures de Chaudfontaine*, Liège, C.L.P.C.F., 1989.

¹⁹ Voir notre essai : « Les fictions amoureuses et l'idéologie coloniale au Congo belge », in BUISINE (A.) & DODILLE (N.), *L'Exotisme*, Actes du Colloque international « L'Exotisme » de Saint Denis de La Réunion, mars 1988, Paris, Diffusion Didier, 1988, p. 247-258.

secte, qui a transmis secrètement à Oleki la cigarette empoisonnée destinée à son suicide.

L'épouse volage et son amant, quoique peu reluisants dans la mesure où ils sont les représentants de la vie coloniale urbaine, avec civilités et mondanités, sont néanmoins belges et solidaires des Belges ; or, il ne peut y avoir d'assassin parmi les Européens d'Afrique. Et, précisément, cette communauté belge de Luluabourg s'était toujours méfiée d'Holsten, l'ayant exclu de ses cercles en vertu de Dieu sait quels obscurs pressentiments. Holsten, ainsi rejeté, est devenu « négrophile », et l'on sait ce que ce mot est susceptible de connoter en Afrique à ce moment (l'« ami du noir », avec son allusion latente à une sexualité « contre nature », relève de la pathologie clinique ; on voit que ce mot recèle tout un programme normatif au sujet des relations interculturelles).

Le portrait de l'assassin se complète d'autres traits plus significatifs encore : il n'est pas belge, mais doublement apatride puisqu'il n'a pas de pays et n'a pas de père. Son nom est d'emprunt, son origine est bâtarde, vaguement slave, vaguement tzigane, et les deux nous renvoient à la figure mythique du juif cosmopolite²⁰. Holsten est un produit du hasard et de la méchanceté des hommes, et c'est la carence de « patrie » qui l'a empêché de s'intégrer au projet civilisateur de la colonie. Dans sa jeunesse déjà, il s'était allié à des chefs coutumiers barbares et hostiles à la présence européenne au Congo, après être lui-même arrivé sur place dans les bagages des sultans esclavagistes. Or, ces déterminations biographiques d'Holsten sont peu vraisemblables : à supposer qu'il ait connu, à vingt-cinq ans, des Arabes encore au Congo vers 1890, il aurait presque quatre-vingts ans en 1944. Elles s'inscrivent en fait sémiologiquement dans l'articulation politique du roman ; de la même manière, on peut trouver peu réaliste que le sergent Oleki, s'il a participé à la campagne de Tabora en 14-18, n'ait pas encore quitté la Force Publique en 1944, et soit encore candidat à la séduction de Saphi : là aussi, le trait biographique a pour fonction de produire une figure topique, celle du « serviteur fidèle » en qui le colonisateur a, justement, placé sa confiance.

Holsten, cependant, n'est peut-être pas un mauvais bougre, et d'une certaine manière il est une victime ; l'exclusion dont il a fait l'objet hors du petit monde colonial est pour une part responsable aussi de son comportement : il eût certes fallu davantage de compréhension entre Européens. Mais il n'empêche : Holsten est surtout l'incarnation des intérêts occultes qui, de l'étranger, sont censés semer délibérément la zizanie au Congo et, faisant entrave au lent processus civilisateur et pacifique des coloniaux belges, attiseraient des révoltes aux fins de provoquer un changement de pouvoir.

C'est, dans l'imaginaire de cette époque tardive de la colonisation, en pleine guerre froide, le cliché du « communiste » ; c'est-à-dire, comme on s'y attend, de l'agitateur à la solde d'un complot international pour s'emparer des richesses de l'Afrique centrale. Holsten n'est pas qualifié de communiste, à vrai dire, mais son origine slave, sa cupidité et son incompréhension vis-à-vis des bienfaits de la présence belge, ainsi que le fait même de son action secrète auprès des Africains le font rentrer dans ce cadre d'époque. Déstabilisant l'ordre moral de la colonie, aussi bien coutumier qu'occidental, le Kitawala n'échappe d'ailleurs pas à l'accusation de débauche ; dans les liminaires, Debertry n'omet pas de souligner que le fondateur du Watch Tower était

²⁰ Figure qu'on retrouve ailleurs : voir notre commentaire de *La Griffes du Léopard*, d'André Villers, in « Une figure coloniale de l'Autre... », *art cit.*

partisan de la plus grande liberté sexuelle, tandis que la cérémonie du baptême d'Oleki autorise enfin celui-ci à se livrer aux ébats dont il rêve depuis longtemps ²¹.

La figure d'Holsten est là aussi pour désigner un ennemi de la colonie bien plus redouté à l'époque ; les États-Unis, d'où est supposé provenir le Watch Tower. Dans l'imaginaire colonial belge, les États-Unis ont perdu tout droit à être la patrie de Stanley, dès lors qu'ils ont négligé de s'intéresser à son odyssée africaine plus sérieusement que pour en lire le reportage. Cette erreur historique, ils ont voulu la réparer tout d'abord en participant à la campagne de presse internationale systématiquement calomnieuse contre Léopold II, contre l'E.I.C. et indirectement contre la Belgique ; le but de cette campagne : pousser l'opinion internationale à revoir les accords de Berlin et à déclarer vacante la gestion du Congo ²². En 1953, cet imaginaire a quelque raison de se réveiller, puisque c'est bien des États-Unis et de l'O.N.U. que viennent les pressions décolonisatrices ²³. Comparant les discours dénonciateurs avec la réalité congolaise qu'il a sous les yeux, le colonial a l'impression d'une nouvelle calomnie concertée, destinée cette fois à favoriser la révolte des Africains et à s'emparer, *in fine*, des richesses minières dont les règles du jeu capitaliste n'ont pas permis l'acquisition légale.

Cette question peut trouver quelque écho dans les faits historiques, mais aussi bien il nous importe davantage qu'elle ait été gonflée et déformée au point d'entrer dans les schémas explicatifs les plus simples et les plus efficaces. « Ils ont laissé passer la bonne affaire et ils essaient de la rattraper », telle est l'explication anonyme. Celle-ci ne se trouve pas, comme telle, dans le roman *Kitawala*, et Holsten, qui semble conduire seulement une rancœur personnelle, ne paraît pas avoir le calibre d'un agitateur à la solde de l'étranger. Cependant, si l'on veut bien se replacer dans le contexte diplomatique de l'époque, son portrait suggère cette explication, par la force connotative des composantes que nous avons dites et dont la motivation intradiégétique est nulle.

Sectes et littérature coloniale

Tel est le pouvoir de conviction d'un banal roman policier. Quelle est la cause du mal ? D'où vient ce malaise entre eux et nous ? Ce n'est pas nous, ce n'est pas eux, cela vient donc du dehors, par des agissement occultes plus dangereux que l'ésotérisme religieux des « indigènes ». Évoquant le mouvement « pan-nègre » ou ce qu'il appelait ainsi, Renaud de Briey laissait déjà entendre en 1926 que les émeutes à caractère religieux étaient la couverture d'entreprises politiques ²⁴. La littérature fera son bien de

²¹ Voir les pages 22 et 261. Il y aurait lieu d'étudier ce glissement d'images, du « communiste » au « débauché », sur fond d'imprécises communautés bantoues, dans la production coloniale des années 1950.

²² En fait, les E.U. ont été le premier pays à reconnaître officiellement l'E.I.C., même si le pamphlet anti-léopoldiste de Mark Twain est resté célèbre. La campagne de presse en question a surtout été orchestrée en Angleterre, en France et en Allemagne.

²³ Fantasma ou réalité historique ? ce sont au moins des éléments de discours, et c'est à ce titre qu'ils nous intéressent ; quoi qu'il en soit, on verra, à la fin du *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire, le même thème d'une idéologie anticoloniale déployée par les États-Unis à des fins intéressées.

²⁴ *Le Sphinx noir*, Bruxelles/Paris/Gembloux, Dewit/Levrault/Duculot, 1926.

ce schéma, notamment dans *La Griffes du Léopard*, d'André Villers, et dans *Mani*, de René Tonnoir²⁵. Le premier de ces romans présente une secte secrète « infiltrée » par un factorien non belge et aigri par ses insuccès commerciaux : à la tête de l'association, il fait régner la terreur pour exploiter seul un filon aurifère découvert par hasard. Le second, de manière bien plus originale et significative, place de la même façon un Européen à la tête d'une secte africaine, mais celle-ci est pacifique et représente plutôt la résistance de la communauté eurafricaine naissante en face des agissements de l'administration et de certaines sociétés coloniales.

Ces deux autres romans ne se situent pas à proprement parler dans le genre policier qu'a choisi Debertry pour sa démonstration. Cependant, ils ont avec *Kitawala* un air de famille, qui tient moins fondamentalement à des motifs comme celui de l'association secrète qu'au déploiement du code herméneutique visant à la découverte du mystère, à l'explication, à la réduction de la différence. En ce sens ils sont proprement coloniaux. Dans les trois cas, la désignation du coupable (dans *Mani*, ce n'est pas le dirigeant de la secte, mais le milieu des Blancs qui refusent l'implantation durable et le contact avec l'Africain) produit un effet de sens qui dépasse largement la psychologie individuelle des protagonistes, ces êtres-de-papier qui figurent les modèles possibles qu'une politique coloniale doit envisager et entre lesquels elle doit, de la même façon que le romancier, choisir.

Officiellement, la mutinerie de Luluabourg a compté deux tués européens. On n'a pas le compte des morts indigènes, comme le souligne ironiquement J.-L. Vellut, sinon la trentaine de pendaisons, pour rébellion en temps de guerre, infligée aux rebelles. Du point de vue des soldats mutinés — de jeunes recrues pour la plupart, les anciens de la Force Publique étant au front — la seule cause de la révolte se trouvait plus que probablement dans la panique déclenchée par l'annonce, pour le lendemain, ... d'une vaccination. Tout le reste est littérature.

²⁵ André VILLERS, *La Griffes du Léopard*, Bruxelles, L'Écran de Monde, 1951 ; René TONNOIR, *Mani*, Léopoldville, L'Avenir colonial belge, 1944.

